

1 | REDÉFINIR NOTRE RAPPORT AU MONDE POUR FAIRE DE L'ÉCOLOGIE POLITIQUE

Article scientifique issu de l'appel à contribution des *Rencontres de l'écologie politique*

[ELODIE RICHARDET | PhD Student, Institut d'ethnologie, Université de Neuchâtel, Suisse]

Quelles sont les incidences de notre construction sociale moderne de la réalité sur nos relations à la nature, à nos concitoyens et à nous-même ? Dans cet article j'articule les résultats de mes recherches de doctorat en anthropologie de la santé avec la sociologie de la relation au monde d'Hartmut Rosa¹ et plus particulièrement son concept de résonance². Cette articulation me permet de poser un regard critique sur la socialisation à l'objectivité qui sous-tend les rapports au monde des citoyens de la modernité tardive³. J'envisage les conséquences de cette socialisation tant sur le plan écologique, démocratique que psychologique.

Pour vous proposer de participer à cette réflexion critique, je commencerai par présenter succinctement la théorie de la résonance. Puis j'exposerai brièvement les résultats de ma recherche. Cela nous amènera à envisager les conséquences écologiques, démocratiques et psychologiques d'une socialisation à l'objectivité, les effets de la disqualification des perceptions et de l'imagination, les implications de la disparition des mondes multiples au profit d'une vérité scientifique universelle.

1 Professeur à l'Université de Friedrich-Schiller à Iéna, Directeur du Collège Max-Weber (centre de hautes études culturelles et sociales) à Erfurt. Co-fondateur d'un institut de recherche sur les sociétés de post-croissance parrainé par la German Research Foundation.

2 ROSA Hartmut, 2018, *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris : La Découverte.

3 Pour Hartmut Rosa (2018 : 466-467) on peut dire « du point de vue structurel, qu'une société est moderne lorsqu'elle n'est (plus capable) que de se stabiliser dynamiquement, autrement dit lorsqu'elle est systématiquement tributaire de la croissance, de la densification de l'innovation et de l'accélération pour conserver et reproduire sa structure (...) C'est ainsi que la modernité peut admettre des variantes brésilienne et japonaise, sud-africaine et indienne, chinoise et russe, perse et arabe ou encore socialiste ou fasciste. Toutes ces formes sont modernes au sens où leur reproduction structurelle est tributaire d'un processus d'accroissement ».

Pour Hartmut Rosa, une Vie Bonne⁴ dépend de la qualité de nos relations au monde. Qu'il s'agisse des relations à l'environnement, à autrui ou à nous-mêmes. Notre vie est réussie lorsque la majorité de nos relations sont « résonantes ». Mais qu'est-ce qu'une relation « résonante » ? Commençons par mentionner ce qu'une expérience résonante n'est pas. Une relation résonante n'est pas une expérience d'harmonie, un accord, une consonance. La « résonance » c'est lorsque s'engage un processus dialogique avec un élément étranger qui déconcerte, qui se dérobe à toute prise, qui se soustrait à toute attente. La « résonance » doit également être distinguée de l'écho. En effet, l'écho ne possède pas de voix propre, l'écho retentit, il ne répond pas. Alors que dans une relation de résonance chaque terme de la relation se met en jeu, cherche à « impacter » son vis-à-vis, et se laisse en même temps « impacter » par son interlocuteur. Ainsi, dans une interaction résonante, les deux termes de la relation, d'une part se positionnent en sujet, d'autre part considèrent leurs interlocuteurs comme des sujets. En référence à Martin Buber (1996 (1923)), une relation « résonante » est une relation « Je-Tu ».

Les relations « résonantes » se distinguent des relations « aliénantes » s'articulant, pour leur part, autour d'un axe « Je-Cela ». Or selon Rosa toujours, les relations aliénantes caractérisent les interactions des sujets de la modernité tardive. En effet, qu'il s'agisse de la nature, de ses concitoyens, de son propre corps et même de son psychisme, les relations du sujet moderne sont régies par le modèle de l'objectivité. « L'entreprise des Lumières visant à rendre la totalité du monde accessible à la raison réflexive porte donc toujours en elle-même un élément irréductible de réification. Elle sépare systématiquement le sujet de l'objet et produit un clivage insurmontable entre le sujet et le monde » (Rosa, 2018 : 397).

L'entreprise des Lumières, ce clivage entre le sujet et le monde est

4 Bien que plusieurs objections puissent être adressées à une définition du Bien Humain, la notion de Vie Bonne figure aujourd'hui parmi les concepts les plus utilisés par les philosophes, et même par le grand public. Les théories contemporaines de la Vie Bonne sont des théories substantielles et normatives qui engagent de nombreuses affirmations éthiques. Elles se présentent comme une théorie normative du bien humain, fondée sur une conception de l'homme dont le développement serait défini objectivement, indépendamment des désirs et attitudes, et où les raisons d'agir seraient relatives à ce qui est requis pour l'épanouissement de l'individu (in <https://www.universalis.fr/encyclopedie/bien-philosophie/6-la-vie-bonne/>, consulté le 6 février 2020)

entretenu par la socialisation de chaque citoyen de la modernité.

Dans une étude ethnographique Tobias Röhl (2015) montre que c'est une réalité objective qui est systématiquement préconisée, justifiée, dans les programmes scolaires. Or nos relations au monde se forment essentiellement à l'école. Bien entendu, les éléments de base, les facteurs élémentaires de l'attitude au monde et de l'expérience du monde sont déjà largement développés en amont par la socialisation familiale. « Mais c'est à l'école que commence véritablement la confrontation réflexive avec la « matière monde », par une prise de distance et une assimilation active, et que se formule par là même la cartographie morale » (Rosa, 2018 : 272). C'est au travers de cette assimilation active que la réification des choses par leur objectivation s'impose peu à peu à chacun comme une attitude « naturelle » (Rosa, 2018 : 258).

Dans l'optique d'articuler la réflexion sur cette socialisation favorisant un rapport réifiant au monde avec les résultats de mon analyse, j'aborderai ici plus particulièrement deux de mes questions de recherche : Quels sont les bénéfices mentionnés par les personnes, toujours plus nombreuses depuis les années 1970, à s'investir dans des médecines et spiritualités alternatives ? En quoi ces bénéfices sont-ils instructifs par rapport à une socialisation qui privilégierait une relation au monde résonante ? En effet, mon étude m'a amenée à analyser de manière approfondie la socialisation alternative qu'offraient ces pratiques : un apprentissage de la résonance. Ma thèse peut ainsi se lire aujourd'hui comme un mode d'emploi pour développer une relation au monde résonante.

Il s'avère que les pratiques alternatives étudiées favorisent la socialisation suivante : Tout d'abord, accorder de la valeur à ses perceptions. Deuxième point, être capable d'adopter un double positionnement psychique. Le sujet est à la fois garant de son point de vue et capable de se remettre en question. Tout comme, il apprend à être simultanément impliqué dans l'action, le dialogue et témoin. Enfin, troisième étape, intimement liée aux deux premières, être capable de supporter des vérités antagonistes, des réalités paradoxales. Ces trois compétences s'inscrivent au sein d'un processus créateur favorisant

l'émergence de nouvelles réalités, différentes de celles de l'un ou l'autre des protagonistes. Nous retrouvons les éléments de la résonance souligné par Rosa, soit, la capacité, d'une part, à entrer dans processus dialogique avec « un élément étranger qui déconcerte », d'autre part, à simultanément cherche à « impacter » son interlocuteur, tout en se laissant « impacter ».

Ces deux compétences impliquent de ne pas chercher à déterminer de façon compétitive qui détient la Vérité sur la base de faits tangibles et observables, en vertu d'une loi de la nature universelle, mais plutôt d'être ouvert à un processus d'intercompréhension (Habermas, 1987) au sein duquel plusieurs réalités, mêmes antagonistes, paradoxales peuvent coexister. Un processus conduisant à la création de nouvelles réalités respectueuses de chacun des protagonistes. Il ressort néanmoins de mon analyse que ce processus créatif nécessite le recours à deux dimensions : les perceptions et l'imagination⁵. Or, et cela n'a rien d'étonnant en conséquence d'une socialisation à l'objectivité, ces deux dimensions sont largement discréditées par notre culture. Elles sont quasi absentes de notre socialisation et notamment de la scolarité. Dans une étude de psychologie cognitive (Clément et al., 2001) les chercheurs montrent comment les élèves les mieux notés sont ceux qui attribuent le moins de crédit à leurs perceptions, conscients que cela pourrait les amener à croire que la terre est plate et que les microbes n'existent pas. Pourtant des recherches scientifiques récentes réhabilitent le rôle crucial des perceptions et de l'imagination, non seulement dans nos rapports au monde mais au sein même de notre fonctionnement cognitif et affectif. Pour Varela et Depraz (2001 : 203) par exemple, "imagination is indeed not an added human detail but at the very core of cognitive/mental life altogether." (Varela et Depraz, 2001: 203). De même pour Damasio (2017: 133) « l'unité de base de l'esprit est l'image ».

Les perceptions, comme l'imagination, impliquent des relations au monde réciproques et synchroniques selon Varela et Dépraz (2001). Or la réciprocité et la synchronie sont d'autres termes pour évoquer le phénomène de résonance. Rosa mentionne que dans la résonance

5 Pour Varela et Dépraz (2001) l'imagination est une attention portée aux perceptions en l'absence de ces mêmes perceptions.

chaque terme de la relation à sa voix propre, ce qui distingue la résonance de l'écho, il s'agit donc d'un échange réciproque. De même dans le processus créatif qu'induit la résonance, les deux termes de la relation, dans une synchronie, participent à l'émergence d'une nouvelle réalité. Comme le relève Abram (2013) à propos des perceptions ni ce qui perçoit, ni ce qui est perçu ne sont pleinement passifs dans l'événement de la perception. Abram cite Merleau Ponty : « (M)on regard s'accouple avec la couleur, ma main avec le dur et le mou, et dans cet échange entre le sujet de la sensation et le sensible on ne peut pas dire que l'un agisse et l'autre pâtisse, que l'un donne sens à l'autre » (Merleau-Ponty, 1976 : 248).

Comme les perceptions, l'imagination, mieux que les concepts, bien plus que la pensée linéaire, favorise les relations au monde résonantes. En effet, les images, qu'elles soient visuelles, auditives, kinesthésiques, sont au cœur des relations entre l'environnement, le corps et l'esprit (Damasio, 2017 ; Varela et Dépraz, 2001). Les images sont des relais capables de démultiplier les relations réciproques et synchroniques entre l'environnement, le corps et l'esprit, à la différence d'un raisonnement causal. Par ailleurs, pour des auteurs comme Lakoff et Johnson (1999), les images sous-tendent nos pensées conscientes qui ne représentent que 5% de nos processus cognitifs. Ainsi, à notre insu, les relations - au sein desquelles les images sont la monnaie d'échange (Damasio, 2017) - entre notre environnement, notre corps et nos pensées déterminent nos pensées conscientes. Nos intentions futures et nos expériences passées déterminent les traits saillants sur lesquels notre attention va porter. Et de manière synchronique et réciproque, cette attention aux perceptions déterminent nos intentions futures et les souvenirs sélectionnés dans notre mémoire. En outre, les images supportent contrairement aux concepts, les vérités antagonistes, les réalités paradoxales, implicites aux processus dialogiques avec un élément étranger qui déconcerte, qui se dérobe à toute prise, qui se soustrait à toute attente qu'évoque Rosa lorsqu'il différencie la résonance, de l'harmonie et de l'accord.

Les perceptions et l'imagination sous-tendent donc une relation au monde résonante. Seulement, par le biais de notre socialisation à l'objectivité nous avons appris à réprimer notre implication sensorielle,

à discréditer notre imagination. Galilée (1979 : 41) déjà affirmait que seules sont réelles les propriétés de la matière qui sont susceptibles de mesures mathématiques (par exemple la taille, la forme, le poids). Les autres qualités plus « subjectives » telles que le son, le goût et la couleur ne sont pour lui que des « impressions illusoires ». Un parti pris renforcé ensuite par la séparation bien connue qu'a effectuée René Descartes entre l'esprit pensant (le sujet) et le monde matériel des choses (les objets). L'imagination, les images, de Socrate à Aristote en passant par Platon, sont perçues comme « maîtresse de fausseté » (Durand, 1994 : 6). Aux 19^e et 20^e siècle, l'imagination est perçue par les différents courants de la psychologie, et notamment par Piaget à la base de nombreux programmes scolaires, comme le signe d'un comportement infantile, primitif, et même pathologique si ce comportement persiste à l'âge adulte. Pour Piaget, les progrès dans la socialisation sont une imitation toujours plus objective de la réalité et non une augmentation du symbolisme. L'imagination de l'enfant doit s'enrichir avec son expérience et sa connaissance de la réalité et ne doit pas lui servir à s'échapper de la réalité. L'imagination doit rester liée à l'action dans le monde concret. À la fin de l'âge préscolaire, l'imagination doit réguler les futures actions de l'enfant dans le monde matériel (Watkins, 1986 : 34). Selon Mihailescu, Piaget partage ainsi, « sans paraître s'en apercevoir, une croyance bien plus répandue : (...) nous – les hommes adultes, normaux de l'Occident contemporain – sommes exempts des faiblesses liées à la pensée symbolique, et que celle-ci n'existe que chez les autres : les animaux, les enfants, les femmes, les fous, les poètes – ces fous inoffensifs –, les sauvages, les ancêtres – qui, en revanche, ne connaissent qu'elle » (1998 : 18).

Mais quels sont les liens entre cette disqualification des perceptions et de l'imagination, le processus de réification propre aux sociétés de la modernité tardive et les crises écologiques, politiques et psychologiques actuelles. Je distingue deux principales causes qui relient disqualifications des perceptions et de l'imagination, processus de réification, crises écologiques, démocratiques et psychologiques. La première cause est liée à l'absence de relation de réciprocité entre le sujet et son objet. La deuxième cause est relative au décret d'universalité des lois scientifiques fondées sur l'objectivité. Ce décret d'existence d'un monde unique plutôt que d'« univers multiples »

(Nathan, 2001 ; Nathan et Stengers 2012) d'une part n'admet pas l'existence de réalités paradoxales, d'autre part induit la concurrence plutôt que l'intercompréhension.

Commençons par nous intéresser à la manière dont l'absence de relation de réciprocité, corrélée à la disqualification des perceptions, entraîne, entre autres choses, la mise à disposition et l'exploitation des ressources naturelles (qu'il s'agisse de l'environnement ou de son propre corps), conduit à la consommation exponentielle de marchandises.

Selon Descola (2005) et Latour (1991), l'univers de la modernité, qui tient sa légitimité de la connaissance rationnelle et scientifique, se distingue par le fait qu'il dénie toute qualité de résonance aux entités non humaines et opère une distinction stricte entre culture animée et nature muette » (Rosa, 2018 : 312-313). Pourtant, la différence de perception par exemple d'une même pelouse entre un promeneur, un jardinier et un footballeur sont de fait hautement instructives : chacun entretient une relation particulière avec la pelouse qui n'a rien à voir avec l'objet « pelouse » observable et quantifiable. La pelouse « parle » à chacun différemment et chacun « répond » à la pelouse à sa manière. Mais l'importance de ces différences de perceptions n'est pas légitimée et ne fait donc pas partie des processus de socialisation explicites. Définir la nature comme muette c'est nier sa capacité à entrer en rapport actif avec nous, c'est bloquer notre rapport de réciprocité perceptuelle avec elle (Abram, 2013 : 82-83), c'est favoriser sa mise à disposition, son exploitation.

De même le corps, au travers de cette socialisation à l'objectivité est envisagé comme un instrument, un objet façonnable, l'objet de nos intentions. « Le sommeil et la veille, le fait de boire et de manger, le sexe et le sport, la créativité et le repos, l'attractivité et l'agressivité : il n'existe plus un seul aspect de la vie et du corps humain qui ne puisse être mesuré, amélioré, intensifié ou optimisé grâce aux nouvelles technologies biologiques, pharmaceutiques, psychologiques, informatiques. Pourtant relève Rosa, « à mesure que nous parvenons à mettre le moi à notre disposition et à celle des autres, nous semblons nous perdre nous-mêmes en tant que monde subjectif et organisme psychophysique « parlant ». Une fois encore, l'auto-efficacité dans le

rapport à soi est vécue avant tout comme une technique de contrôle et non comme un accomplissement dialogique » (2018 : 494-495).

Dans cet horizon étique de la modernité, le rapport aux objets est peut-être le lieu par excellence des relations aliénantes (Rosa, 2018 : 261). Même si paradoxalement, c'est l'aspiration à la résonance qui entraîne une consommation exponentielle d'objets « non-résonants ». En effet, nous espérons nous approprier un fragment du monde et réaliser par là même une forme nouvelle plus profonde, plus intense de relation au monde : « Cette veste de randonnée *outdoor* et cette tente de *trekking* changeront du tout au tout mon rapport à la nature ; cette nouvelle chaîne stéréo et ce synthétiseur me feront vivre la musique de façon plus profonde ; ce déodorant ou ce bracelet m'aidera à me sentir mieux dans ma peau et à nous des relations sociales plus ouvertes et plus agréables » (Rosa, 2018 : 292). Mais la promesse de résonance ne peut être tenue qu'à condition que nous entretenions une relation de réciprocité « sujet-sujet » avec l'objet. Inscrite dans une relation réifiante, l'objet ne tient pas sa promesse. C'est ainsi que la frustration conduit à l'escalade : « le prochain voyage sera encore plus exotique, la qualité de la chaîne stéréo encore plus époustouflante, le film violent ou pornographique encore plus brutal. La quête de résonance est ainsi intégrée dans la logique de la modernité d'accroissement » (Rosa, 2018 : 427).

Cette relation aux objets, à la matière, au sein de laquelle la résonance s'est tue, n'est pas sans conséquence non plus dans le monde du travail. « Quiconque a un jour appris une certaine technique de « traitement de la matière », un savoir-faire artisanal, connaît ce sentiment particulier qui survient chaque fois que la matière semble agréer et répondre à celui qui travaille, chaque fois qu'une relation s'instaure entre le matériau, l'outil et la main (...) C'est là une transformation réciproque produite par et dans une opération où la cause ne se distingue pas de l'effet, et que l'on ne saurait donc réduire à un processus causal ou instrumental » (Rosa, 2018 : 267-268). Où trouver cette relation résonante à la matière, cette réciprocité perceptive, dans un monde du travail qui privilégie à large échelle les développements conceptuels et virtuels ?

Voyons maintenant les conséquences de ce mode de relation aliénant associé au décret de l'universalité des lois scientifiques fondées sur l'objectivité. En théorie, selon Habermas (1987), la science a pour tâche de contrôler systématiquement les hypothèses formulées sur le monde tandis que la politique, le droit et la sphère publique examinent en un débat permanent, aussi démocratique et « dépourvu de domination » que possible, quels modes d'action collective peuvent être légitimement reconnus comme (moralement, politiquement ou juridiquement) justes, *via* un processus d'intercompréhension. Cependant, dans la plupart des contextes de la vie sociale où le principe d'objectivité et de vérité universelle a été intégré, la coordination de l'action quotidienne n'est plus obtenue *via* un processus d'intercompréhension, mais assurée par la fixation de prix (en économie) ou de règles juridiques (dans la sphère de l'État et de l'administration). « Au supermarché et dans le trafic routier, par exemple, dominent les relations muettes au monde : c'est le feu de circulation qui règle la priorité, c'est l'étiquette qui me dit combien me coûte une bonne bouteille de vin » (Rosa, 2018 : 404).

Pour Fleury (2005) évoquant Marcel Gauchet (1985), les sujets des démocraties modernes ont perdu la « raison du cœur » qui est pourtant « la pierre de touche de la sensibilité civique, et d'une certaine manière du projet démocratique » (Fleury, 2005 : 105-106). L'idéal démocratique qui fut le but des aspirations humaines en Occident et qui suscite encore un puissant enthousiasme dans de nombreuses régions du monde, nécessite un rapport responsif entre les individus, une intercompréhension. Aujourd'hui le processus démocratique est soumis aux impératifs d'accroissement. Les sujets de la modernité tardive ne sont plus portés par une utopie qui invite au dépassement de soi. L'idéal n'est plus le processus d'intercompréhension, la quête d'une qualité relation au monde, la norme est l'accès aux choses (Rosa, 2018 : 500-501).

Dans ces circonstances, si comme l'affirme Cynthia Fleury, le défi du système éducatif est de former les enfants, « afin qu'ils soient en état de poursuivre l'invention de la démocratie, c'est-à-dire de *réformer* le projet politique de la démocratie » (Fleury, 2005 : 179), si l'école « doit veiller à maintenir la centrale énergétique de la démocratie, sa vitalité créatrice » (Fleury, 2005 : 182) alors il me paraît essentiel que

l'école s'intéresse aux modalités de réhabilitation des perceptions, de l'imagination, il me paraît fondamental que l'école socialise les enfants aux vérités antagonistes et paradoxales, à la cohabitation des « univers multiples ».

Que l'on me comprenne bien, mon intention n'est pas de discréditer la science et tous les bienfaits qui en résultent et dont nous bénéficions. Mais il me semble intéressant d'envisager les choses à la manière de McGilchrist dans son ouvrage *The Master and his Emissary : The Diveded Brain and the Making of the Wester World* (2012). Pour cet auteur, la principale différence entre les deux hémisphères cérébraux⁶ est le type d'attention portée au monde. Il m'a paru judicieux de m'informer de cette différence d'attention au monde dans le cadre de recherches portant sur les relations au monde. Or si je résume la présentation riche et complexe de plus de cinq cents pages sur la différence entre les deux hémisphères, il s'avère que l'attention portée au monde lorsque l'hémisphère droit est mobilisé présente les qualités identifiées dans le cadre d'une relation au monde résonante. A l'inverse, l'attention portée au monde lorsque l'hémisphère gauche est impliqué reprend les caractéristiques d'une relation au monde aliénante. De manière quelque peu caricaturale, nous pourrions dire que les sujets de la modernité tardive sont socialisés de telle manière qu'ils n'activent que leur hémisphère gauche.

Ainsi les sujets modernes portent une attention au monde locale, étroite, plutôt fixe et détachée du contexte. Ils privilégient ce qui est attendu, prévu. Ils accordent de l'importance aux catégories abstraites, aux traits généraux que l'on retrouve de manière systématique chez les personnes ou dans les choses (McGilchrist, 2012 : 39-40). Négliger l'hémisphère droit c'est se priver d'une attention globale et flexible au contexte, au corps (aux perceptions). C'est ne pas tenir compte de l'individualité, de l'unicité des personnes et des choses, de la richesse des émotions. Alors que favoriser une socialisation impliquant

6 McGilchrist propose une réflexion sur la manière d'envisager le monde selon que ce soit l'hémisphère gauche ou l'hémisphère droite qui soit sollicitée. Il est cependant parfaitement au fait que l'activité cérébrale s'articule en un réseau dynamique, complexe, avec des possibilités quasi infinies de connexions et n'est donc jamais confinée dans une seule région mais interagit de concert avec plusieurs autres aires cérébrales. Malgré tout, il relève des différences conséquentes et persistantes à plusieurs niveaux entre les hémisphères (McGilchrist, 2012 : 32-34).

l'hémisphère droit, notamment en légitimant le rôle des perceptions et de l'imagination, c'est permettre aux individus d'explorer une palette de possibilités même contradictoires, de laisser coexister des vérités paradoxales, de mieux appréhender la nouveauté, de créer de nouvelles réalités au sein d'un processus d'intercompréhension.

Non seulement la manière dont chaque hémisphère considère le monde change la nature du monde mais cette différence d'attention a aussi des conséquences sur la manière d'envisager les deux hémisphères (McGilchrist, 2012 : 176). Alors que l'hémisphère gauche est compétitif, il se positionne comme prépondérant sans prendre en considération l'importance des apports de l'hémisphère droit. L'hémisphère droit tend pour sa part à collaborer, conscient des atouts de l'hémisphère gauche. Dès lors une socialisation valorisant le recours au cerveau gauche, non seulement nuit à la qualité des relations au monde, critère d'évaluation d'une Vie Bonne, mais plus encore conduit à discréditer les processus à même de restaurer la résonance au cœur des relations (tels que les perceptions, l'imagination). La situation paraît inextricable, pourtant nous l'avons-vu, réhabiliter les caractéristiques d'une relation au monde induite par l'hémisphère droit, soit favoriser une socialisation à la fois à l'objectivité et à la subjectivité (soit aux perceptions et à l'imagination) semble être la seule issue aux crises écologiques, démocratiques et psychologiques que subissent les sociétés de la modernité tardive. L'urgence climatique peut-elle servir de catalyseur ? Permettra-t-elle à chacun de reconsidérer cet état de fait à temps ?

Bibliographie

- ABRAM David, 2013, Comment la terre s'est tue : Pour une écologie des sens, Paris : La Découverte
- ACHTERBERG, Jeane, 1985, Imagery in healing: Shamanism and modern medicine, Boston: Shambhala
- BERGER Peter & LUCKMANN Thomas, 2006, La construction sociale de la réalité, Paris : Armand Colin
- BUBER Martin, 1996 (1923), Je et Tu ; Paris : Aubier-Montaigne
- CLEMENT Fabrice, KOENIG Melissa Koenig, HARRIS Paul, 2004, "The Ontogenesis of Trust" in Mind and Language, 19, 4: 360-379
- DAMASIO Antonio, 2017, L'ordre étrange des choses : La vie, les sentiments et la fabrique de la culture, Paris : Odile Jacob
- DESCOLA Philippe, 2005, Par-delà nature et culture, Paris : Gallimard
- DURAND Gilbert, 1994, L'imaginaire, essai sur les sciences et la philosophie de l'image, Paris : Hatier
- FLEURY Cynthia, 2005, Les pathologies de la démocratie, Paris : Fayard
- GALILEI Galileo, 1979, L'Essayeur (Il Saggiatore), trad. Christine Chauviré, Paris : les Belles Lettres
- GAUCHET Marcel, 1985, Le désenchantement du monde : une histoire politique de la religion, Paris : Gallimard
- HABERMAS Jürgen, 1987, Théorie de l'agir communicationnel, Paris : Fayard
- HUSSERL Edmund, 1991, Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance, Paris : Presses Universitaires de France
- LAKOFF, George and JOHNSON Mark, 1999, Philosophy in the Flesh: The embodied Mind and its challenge to western thought, New York: Basic Books
- LATOUR Bruno, 1991, Nous n'avons jamais été modernes, Paris : La Découverte
- MCGILCHRIST Iain, 2012, The Master and his Emissary: The Divided Brain and the Making of the Western World, New Haven and London : Yale University Press
- MERLEAU-PONTY Maurice, 1979 (1964), Le visible et l'invisible, Paris : Gallimard
- MIHAILESCU Vintila, 1998, « Pensée conceptuelle et pensée symbolique, une approche anthropologique de la catégorisation », Annuaire de la société d'anthropologie culturelle de Roumanie : 9-38
- NATHAN Tobie, 2001, Nous ne sommes pas seuls au monde, Paris : Les empêcheurs de penser en rond
- NATHAN Tobie et STENGERS Isabelle, 2012 (1995), Médecins et sorciers, Paris : La découverte

- ROHL Tobias, 2015, « Die Objektivierung des Dinge. Wissenpraktiken im mathematisch-naturwissenschaftlichen Schulunterricht » Zeitschrift für Soziologie, 44 : 162-179
- ROSA Hartmut, 2012, *Aliénation et accélération : Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris : La Découverte
- ROSA Hartmut, 2018, *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris : La Découverte
- VARELA Francisco et DEPRAZ Nathalie, 2001, « Imagining: Embodiment, phenomenology and transformation » in *Breaking the ground, Essays on Tibetan Buddhism and the Natural Sciences*, Columbia U.P.
- WATKINS Mary, 1986, *Invisible guest: the development of imaginal dialogues*, Hillsdale, NJ, US: Analytic Press